

LE RETOUR DES DRAGONS

LA PIERRE DES SABLES

1

LE MANOIR

Allongé sur le tapis près du bureau de Tobias, Alrick émergeait lentement. Par expérience, il savait qu'il était inutile de chercher à se relever avant d'avoir complètement repris ses esprits. Le voyage qu'il venait d'accomplir lui semblait n'avoir duré que quelques secondes, mais son corps était aussi éprouvé que s'il avait accompli un long périple à travers une terre hostile.

L'odeur âcre de brûlé l'avait un instant déboussolé, mais l'aperçu de la pièce qu'il avait eu en entrouvrant les yeux, l'avait réconforté. Il se trouvait bien au manoir et non sur l'île, comme il l'avait craint pendant quelques instants.

Soudain, il tendit l'oreille car, à l'étage au-dessus de lui, il entendit les pas de plusieurs personnes qui couraient, suivis de quelques bruits sourds. Alrick imagina aussitôt Philippe et Madeleine se débattant probablement contre un incendie. Il ne pouvait qu'espérer qu'ils aient déjà appelé les secours et que ceux-ci ne tarderaient pas à arriver. De son point de vue, la situation paraissait alarmante mais il lui était impossible de se rendre compte réellement des dégâts.

Tout tournait autour de lui ; le mal de tête qui le saisissait à chaque fois qu'il voyageait, l'empêchait de faire le moindre mouvement pour le moment.

Une fumée noire et épaisse s'infiltrait peu à peu par les bouches d'aération. La température de la pièce augmenta sensiblement, lui faisant prendre conscience soudainement de l'étendue des dégâts. S'il ne reprenait pas rapidement le contrôle de son corps, il finirait écrasé par le plafond qui menaçait de s'écrouler, ou pire si les flammes qui avaient embrasé le haut du manoir finissaient par le rejoindre.

Alrick avait toujours cru cette construction indestructible. Se rendre compte tout à coup que, s'il restait là sans rien faire, il n'en resterait plus rien à part des cendres, lui donna un regain d'énergie.

« Tant que tout n'était pas fini, il y avait de l'espoir », cette phrase si souvent prononcée par Tobias, son grand-père, lui vint à l'esprit.

Se redressant péniblement en tâtonnant autour de lui, il trouva sur le bureau un presse-papiers suffisamment lourd pour briser l'un des carreaux de la pièce, et lui apporter assez d'oxygène pour réussir à sortir de cet enfer. Après l'avoir lancé de toutes ses forces, il s'écroula par terre tant le moindre effort était encore au-dessus de ses forces. Le vent s'engouffra dans la pièce et apporta une bouffée d'air frais à l'atmosphère déjà saturée de vapeurs toxiques.

Luttant contre la douleur qui lui martelait les tempes, Alrick rampa vers la fenêtre. Au dehors par chance, une tempête faisait rage et la pluie qui tombait à torrent était douce musique à ses oreilles. L'eau ruisselant sur son visage, au travers de la vitre cassée, finit peu à peu par lui rendre ses moyens.

Il arracha un morceau de tenture et s'en couvrit le nez et la bouche. Après avoir ouvert la porte du bureau lentement, il vérifia que les flammes ne s'étaient pas encore emparées de la cage d'escalier. À part une épaisse fumée noire, la voie lui sembla libre.

Tant bien que mal, il courut rejoindre son ami au premier en criant :

— Philippe ! Philippe !

Comme si ses appels avaient été entendus, la cavalcade sembla s'interrompre.

De nouveau, un bruit sourd retentit. Cette fois, Alrick comprit que ce qu'il avait pris précédemment pour une chute d'objet était en réalité un coup de feu.

— Va-t-en faux frère, hurla Philippe de l'une des chambres de l'étage.

Alrick s'arrêta au milieu de l'escalier, hésitant un quart de seconde entre redescendre ou aller au premier aider son ami qui en avait visiblement besoin. Sans arme et littéralement épuisé par le voyage qu'il venait d'accomplir, il doutait pouvoir être de la moindre utilité. Toutefois, son cœur lui cria d'aller de l'avant et d'aider son ami de toujours.

Il montait les dernières marches qui le séparaient du palier quand il vit surgir une silhouette noire. Dans son élan, il ne comprit pas tout de suite de qui il s'agissait et ce ne fut qu'une fois à sa hauteur qu'Alrick s'arrêta net ; un individu cagoulé braquait sur lui un revolver.

Madeleine, le mentor de Philippe, surgit de nulle part, hurla derrière cet homme :

— Attention !

L'inconnu se retourna et tira trois fois sur elle avant qu'elle ne put le rejoindre.

Malgré la salve, Madeleine ne s'arrêta pas dans sa course et poussa de toutes ses forces l'homme contre la balustrade qui se rompit sous le choc. Madeleine eut juste le temps de reculer suffisamment pour éviter les bras tendus projetés dans le vide qui tentaient de s'agripper à elle, avant de s'écrouler à son tour à quelques pas d'Alrick.

Sur sa poitrine qui peinait à se soulever, une tache écarlate s'étendait lentement, envahissant peu à peu tout son côté droit.

Alrick, pétrifié par la scène qui se déroulait sous ses yeux, vivait un cauchemar dans lequel tout se déroulerait au ralenti. Il entendit Philippe arriver et leva la tête dans sa direction, lui aussi tenait une arme à feu.

— Non ! vociféra ce dernier à la vue du corps inanimé, allongé sur le sol.

Malgré sa chute de plusieurs mètres, l'homme qui avait tiré sur Madeleine se redressa, esquivant ainsi les tirs rapprochés de Philippe. Le meurtrier ouvrit la porte d'entrée pour s'enfuir mais s'arrêta sur le seuil. De son regard plein de haine, il lança à Alrick un message: la promesse d'une mort certaine. Il claqua ensuite la porte derrière lui.

Philippe se rua au rez-de-chaussée à sa suite, dévalant les marches quatre à quatre.

Sortant tout à coup de son cauchemar, Alrick se précipita vers Madeleine qui gisait inconsciente sur le palier.

Le feu, qui avait apparemment pris dans la chambre du fond située juste au-dessus du bureau de Tobias, léchait les parois du couloir, se rapprochant inexorablement d'elle.

Analysant brièvement la situation, Alrick décida de ne pas attendre le retour de Philippe pour déplacer son corps. Trop faible pour la porter dans l'escalier sans risquer de chuter et de la blesser ultérieurement, il décida de la traîner dans l'escalier. Il courut dans une des chambres de l'autre côté du couloir, se saisit d'une couverture et y enveloppa soigneusement Madeleine pour la protéger des nez de marches.

Il l'emmena ainsi jusqu'au rez-de-chaussée, en essayant de la secouer le moins possible.

Philippe revint sur ces entrefaites. Du sang coulait le long de sa joue droite. Les yeux exorbités, il ressemblait à un dément pris d'un accès de folie.

— Il faut sortir d'ici. Le toit ne va pas tarder à s'écrouler.

Au même moment, de sinistres craquements confirmèrent ses propos. Les deux amis échangèrent un regard et chacun comprit les pensées de l'autre.

Comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'une plume, Philippe prit délicatement le corps de Madeleine dans ses

LA PIERRE
DES SABLES

bras et l'emmena à l'abri dans la serre. Alrick le précéda pour lui ouvrir les portes.

Malgré la petite distance qu'ils avaient parcourue, ils arrivèrent trempés. Philippe allongea Madeleine sur une table qui servait naguère à rempoter les fleurs.

Penché sur elle, de sa main gauche il lui caressa la joue ; de l'autre, il repoussa tendrement les mèches mouillées qui lui collaient au visage. Impuissant, Philippe sentait la vie quitter inexorablement le corps de son amie. Malgré sa peine, il voulait lui laisser comme dernière image le visage d'un ami lui souriant et il ne la quittait pas des yeux.

Alrick s'approcha à peine de Madeleine, inutile de l'ausculter pour faire un diagnostic : une des balles avait perforé un poumon, ne lui laissant aucune chance de s'en sortir.

Une mousse rougeâtre s'échappa de ses lèvres quand elle chercha à parler.

— Philippe. N'oublie pas...

— Jamais, répondit-il en secouant la tête.

Le regard de Madeleine s'éteignit. Tout était fini.

Alrick s'approcha de la table et posa doucement sa main sur celle de son ami pour le réconforter.

— Je suis sincèrement désolé Philippe. Si je n'étais pas monté, elle serait probablement encore en vie.

Ignorant l'affirmation d'Alrick, Philippe ferma les paupières de Madeleine du bout des doigts et déposa un baiser sur son front. Il fit un pas en arrière et, comme s'il réalisait tout à coup l'étendue des conséquences, poussa un cri :

— Je jure que j'aurai votre peau.

Fou de rage, d'une main il balaya les pots vides, posés sur les étagères, qui se brisèrent en mille morceaux.

En se mordant la lèvre, Philippe regarda médusé les débris. Madeleine aurait réprimé un tel manque de contrôle de soi. Il sortit de la serre sans un mot et retourna vers le manoir en feu. Même les éléments déchaînés semblaient

impuissants à lutter contre la voracité du brasier. Le voir ainsi consumé par les flammes le bouleversait plus qu'il ne l'aurait imaginé. Il se revit enfant courir en compagnie d'Alrick, lorsque tous les trois, avec le grand-père de son ami, ils jouaient à chat ou à cache-cache.

Dans le lointain, le bruit des sirènes des camions de pompiers le ramena à la réalité. Il fallait faire vite avant qu'ils n'arrivent. Philippe courut rejoindre Alrick et déclara :

— Il faut cacher le corps, dépêche-toi.

Alrick était atterré de voir ainsi son ami.

— De quoi parles-tu ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer maintenant. Cette fois, c'est à toi de me faire confiance sans discuter. Passe par derrière. On doit rejoindre les écuries.

— Que se passe-t-il bon sang ?

— Les pompiers seront là d'une seconde à l'autre. Dépêche-toi, je te dis !

Philippe reprit Madeleine dans ses bras. Ils sortirent par l'arrière et longèrent le manoir. Ils pénétrèrent dans les écuries, au fond desquelles Philippe indiqua une balle de foin.

— Déplace-la, s'il te plait. Juste en dessous, tu devrais voir une trappe qui donne sur un escalier. -Alrick s'empressa de s'exécuter et la souleva sans peine.- À droite en descendant, tu trouveras un interrupteur. Allume et remonte. Ferme la trappe derrière moi et mets le foin dessus. Va te cacher sur la mezzanine et tire l'échelle à toi. Je te rejoins dès que possible.

Alrick s'exécuta sans rien dire. Les événements le dépassaient trop pour qu'il réussisse à être lucide et à lui répondre.

Toutefois, malgré la recommandation de Philippe, lorsqu'il entendit un grand fracas, il se rua dehors. Il fallait qu'il constate par lui-même d'où provenait ce bruit. Tout le premier étage venait de s'écrouler.

LA PIERRE DES SABLES

Heureusement, les pompiers impuissants devant l'étendue des dégâts, regardaient les flammes consumer les restes de la demeure ; ils ne remarquèrent pas sa présence derrière eux.

Quelques minutes plus tard, malgré la distance qui les séparait de la maison, par précaution, les soldats du feu sécurisèrent les écuries en les aspergeant abondamment d'eau.

Ce n'est que tard dans la nuit, une fois que tout le monde eut quitté le parc, que Philippe réapparut. Il retrouva Alrick assoupi sur le foin, dans les écuries. Se penchant sur lui, il le secoua gentiment.

— Réveille-toi, faux frère !

Alrick se frotta les yeux et s'étira pour sortir d'un profond sommeil.

— D'où viens-tu ? Je crois bien que j'ai fini par m'endormir à force de t'attendre.

Philippe lui tendit une main pour l'aider à se relever.

— Désolé de t'avoir abandonné ainsi mais je n'ai pas vu le temps passer. Viens, je vais t'emmener chez notre vieille amie. Je crois que le danger est écarté pour le moment.

— C'est là que tu l'as emmenée ?

Philippe hocha brièvement la tête en guise de réponse.

Cette fois, ils se rendirent dans le cabanon au fond du jardin. À l'intérieur, quelques outils soigneusement entreposés donnaient le change à un visiteur curieux qui aurait lorgné par la fenêtre. Au fond, une porte cachée menait à l'appartement de Madeleine.

— Il y a trois accès à cet appartement, ce cabanon, les écuries et le manoir. Enfin, j'imagine que maintenant cette entrée là restera condamnée pour toujours.

Interdit, Alrick le suivit dans un escalier en colimaçon qui débouchait sur une grande salle de séjour. Malgré ses nombreux séjours au manoir, il n'avait jamais soupçonné

l'existence de souterrains et encore moins la présence d'un appartement tel que celui-là.

Philippe lui fit faire brièvement le tour des lieux. Alrick remarqua au passage que son ami avait toutes ses affaires dans l'une des deux chambres.

— Tu ne dormais pas au manoir ? demanda-t-il étonné par ce constat.

— Non. Je suis venu m'installer ici, c'était plus pratique.

— Cela ne te dérange pas de vivre dans un espace aussi confiné ?

— Non, pas vraiment. Tu sais, on allait régulièrement au manoir pendant la journée et on se promenait souvent dans le parc.

Philippe avait installé Madeleine dans sa chambre. Sa propriétaire l'avait décorée avec soin de tentures de soie fleurie et un jeu subtil de néons donnait l'illusion d'un éclairage direct.

Alrick contempla la série de portraits qui ornait la table de chevet. Plusieurs photos représentaient Madeleine et Tobias à différentes époques de leur vie. Ils paraissaient si complices qu'Alrick eut un pincement au cœur. Sur le lit, le corps de Madeleine avait été soigneusement déposé. Elle semblait endormie et paisible.

— Vas-tu enfin te décider à m'expliquer ce qui se passe ?

— Pas encore. L'important maintenant c'est de lui donner au plus vite une sépulture, répondit gravement Philippe.

— Attends une minute. Ne me dis pas que tu as l'intention de l'ensevelir dans le parc.

— Si.

— Nous ne pouvons quand même pas faire disparaître son corps comme des voleurs ! Je ne pense pas que ce serait lui faire honneur de se comporter ainsi.

Philippe lança un rapide coup d'œil vers Madeleine et soupira longuement.

LA PIERRE DES SABLES

— Retournons au salon, si tu veux bien. Nous pouvons en discuter plus longuement là-bas.

Alrick s'installa sur le canapé comme le lui avait demandé Philippe. Impatient et cependant bien décidé à obtenir des réponses à ses questions, il suivait des yeux son ami.

Pour toute explication, Philippe prit sur le bureau une enveloppe décachetée qu'il tendit à Alrick.

Ce dernier l'ouvrit et y trouva un feuillet manuscrit. L'écriture ronde et soignée de Madeleine était une invitation à la lecture.

« Philippe, si tu trouves cette lettre, c'est sans doute que je ne suis plus à tes côtés. La plupart des documents que j'ai accumulés aux cours des années ne te serviront pas et je souhaite que tu les brûles. Les autres, ceux que je veux que tu conserves, se trouvent dans un coffre. Tu trouveras la clef sous la chouette qui est sur mon bureau. Le code pour accéder au coffre est ta date de naissance. Eh oui ! Tu vois, je savais déjà que tu deviendrais mon élève. Tu es un formidable acolyte Philippe. J'espère que tu te rappelleras de moi avec plaisir.

Je sais que parfois j'ai été dure avec toi, mais dis-toi que c'était toujours pour ton bien. Alrick t'expliquera mieux que moi en quoi consistera ta mission. Elle commence vraiment aujourd'hui.

Prends garde à toi.

Mes pensées t'accompagneront toujours. Affectueusement, Madeleine.

PS : Tu sais où se trouve ma dernière demeure. »

Une fois la lecture de la lettre terminée, Alrick leva les yeux vers son ami. Loin d'avoir expliqué la situation, elle ne l'avait rendue que plus confuse encore.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir mon vieux ?

Philippe reprit la lettre et la rangea précieusement dans le bureau.

— Elle n'a pas de famille. Elle n'a toujours connu que ce manoir et c'est ici qu'elle veut être enterrée.

— C'est un crime d'enterrer ainsi une personne. En plus, Madeleine a été assassinée tout de même.

— Ne prononce pas son nom ! S'il te plait, ajouta-t-il plus doucement. Au moins ces prochains jours. Elle a droit au repos ; paix à son âme.

— Tu ne penses pas que nous devrions prévenir la police, il faut enquêter sur son meurtrier...

— Tout ça ne la ramènera pas, répondit Philippe sèchement, le visage fermé.

Alrick observa son ami longuement sans rien dire ; mélangeant nerveusement son café, il semblait au bord d'une crise de nerf. Comprenant que ce n'était pas le moment de le contrarier et que Philippe se montrerait inflexible à ce propos, Alrick finit par céder.

— Comme tu voudras mon vieux. Comment veux-tu qu'on procède ?

— Je tiens à faire ça moi-même. De toute façon, je doute que tu sois en état de m'aider.

— Ça va aller. Je me suis un peu reposé depuis. Laisse-moi au moins participer. Il n'y a pas de raison que tu affrontes cela tout seul mon vieux.

Philippe le dévisagea de longues secondes, pesant le pour et le contre.

— D'accord, finit-il par murmurer.

En silence, ils sortirent dans le jardin ; Alrick muni de deux pelles alors que Philippe portait la défunte.

Juste au-dessus d'eux, la pleine lune leur conférait un teint blafard, accentuant davantage encore leurs cernes bleutées. Le bruit de leurs pas étouffé par l'épais gazon, les deux amis semblaient deux morts vivants procédant à une cérémonie macabre et solennelle.

Philippe choisit sans hésiter un emplacement à côté d'une treille couverte de roses saumon. Encerclé par de grands noyers, l'endroit ainsi choisi permettait à la cérémonie mortuaire de passer inaperçue aux yeux

d'éventuels curieux attirés devant les grilles du manoir par le tragique incendie.

— Elle aurait voulu être enterrée ici, je pense. C'était son coin préféré. En fin d'après-midi, elle venait souvent sur ce banc écouter les oiseaux, fit remarquer Philippe.

Une larme coula le long de sa joue à la pensée qu'il ne la verrait plus jamais rire. Une dernière fois, il étreignit le corps sans vie de son amie.

Pour lui signifier qu'il partageait sa douleur, Alrick posa une main sur l'épaule affaissée de Philippe.

Ce dernier se tourna vers lui lentement.

— Je regrette que tu n'aies pas eu le temps de la connaître davantage, faux frère. C'était une femme vraiment admirable.

Enfin prêt à se séparer de son mentor, Philippe posa la dépouille de Madeleine sur le banc et commença à délimiter le trou qu'ils devaient creuser.

La pluie avait finalement cessé mais le sol détrempé et l'obscurité ne leur facilitaient pas la tâche. Malgré tout, Philippe creusait sans se plaindre, comme un automate silencieux investi d'une mission sacrée.

Ensemble, ils firent un trou suffisamment large et profond pour qu'ils puissent y installer un petit bûcher composé de branchages et de bûches bien sèches afin d'incinérer Madeleine, comme elle le désirait. Dessus, ils installèrent un long linceul blanc sur lequel ils déposèrent délicatement le corps qu'ils avaient vêtu lui aussi de blanc.

Alrick sortit de la tombe pour laisser son ami seul un moment.

Philippe déposa, entre les deux mains jointes de la défunte, un bouquet de petites pervenches bleues, symboles d'amitié sincère et loyale.

— Ma tendre amie, merci de m'avoir permis de devenir l'homme que je suis aujourd'hui. Sans toi, ma vie aurait été vide de sens. Hier et comme toujours, tu t'es montrée digne des plus braves en sauvant la vie d'Alrick. Rejoins les tiens en paix.

LE RETOUR DES DRAGONS

Philippe croisa ensuite les pans du tissu au-dessus d'elle et d'un bond, il sortit à son tour de la fosse. Après y avoir versé de l'essence sur le fond, il alluma le bûcher en y lançant une allumette. Le petit bois s'embrasa immédiatement avec un bruit de souffle.

Dans les prunelles de Philippe, on pouvait voir les flammes danser, mais ce qu'Alrick y vit, fut une froide détermination à venger cette femme qui était devenue bien plus que son mentor, son amie.